La question de la « fortification » du village de l'âge du Fer d'Ensérune (Hérault)

Michel-Edouard BELLET

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dam/1658>

DOI : 10.4000/dam.1658

ISSN : 1955-2432

Éditeur

ADAM éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2007

Pagination : 161-182

ISBN : 2-908774-19-4

ISSN : 0184-1068

Référence électronique

Michel-Edouard BELLET, « La question de la « fortification » du village de l'âge du Fer d'Ensérune (Hérault) », *Documents d'archéologie méridionale* [En ligne], 29-30 | 2007, mis en ligne le 18 septembre 2013, consulté le 06 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/dam/1658> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dam.1658>

La question de la « fortification » du village de l'âge du Fer d'Ensérune (Hérault)

Michel-Edouard BELLET*

Le site de l'oppidum d'Ensérune a été fouillé depuis le début du XX^e s. Aujourd'hui les travaux sont arrêtés mais la relecture, complétée de sondages, des données des travaux anciens, en particulier du plus précis de ces fouilleurs, l'abbé Sigal, permet une nouvelle vision du site. Ainsi, et selon une idée répandue, ce site a toujours été considéré comme fortifié. En réalité, rien ne l'atteste : murs disparates, ajouts successifs, absence de tours, etc. L'élargissement de l'esplanade supérieure a justifié la construction de murs de confortement pour son implantation.

Mots-clés : Oppidum, rempart, terrasse, habitat, maisons, âge du Fer, Hérault, Ensérune.

The Ensérune oppidum was excavated on several occasions from the beginning of the 20th century. Today, work has stopped, but the reinterpretation of all of the surveys and the results of the earlier work; in particular, the work of the most rigorous of excavator, abbé Sigal, allows us to present a new interpretation of the site. It was commonly believed that this was a fortified site. In reality, there is very little evidence for this: disparate walls, successive additions, absence of towers, etc. The widening of the higher esplanade warranted the construction of reinforcing walls.

Keywords: Oppidum, rampart, terrace, settlement, houses, Iron Age, Hérault, Ensérune.

Situé entre Béziers et Narbonne, l'oppidum d'Ensérune a fait l'objet de nombreux et importants travaux archéologiques depuis le début du XX^e siècle. Jean Jannoray, dans une thèse qui a fait date (Jannoray 1955), a tenté une synthèse générale des travaux de ses prédécesseurs, en particulier ceux de Joseph Sigal qui, de 1923 à sa mort en 1945, a beaucoup œuvré au dégagement des vestiges. Depuis cet ouvrage, on distingue généralement trois phases d'occupation du site. La première période s'étend du milieu du V^e s. avant notre ère à la fin du V^e s. On y trouve des cabanes de matériaux légers réparties sans ordre apparent sur le plateau. La deuxième période, du milieu du V^e s. et jusque vers la fin du III^e s. av. J.-C., voit apparaître des constructions de pierres liées à la terre, la naissance d'un urbanisme et l'édification d'un rempart. C'est à cette époque qu'est installée la nécropole, à l'ouest du plateau. Lors de la troisième phase, à partir de la fin du III^e s. av. J.-C., des constructions s'étendent sur l'ensemble du plateau. Les emprunts aux techniques gréco-romaines vont grandissantes. Le site est abandonné dans le courant du I^{er} s. ap. J.-C. Cette dernière phase est traditionnellement divisée en deux périodes avant et après 100 avant J.-C. Cette chronologie demande une révision qui découlera de la reprise de travaux de terrain. Les choses sont en effet forcément moins simples que ces trois étapes schématiques.

D'autres lectures devenues traditionnelles de ce site sont certainement à revoir : nous nous y attacherons car il faut bien faire le constat qu'une relecture s'impose. Nous voudrions ici commencer par nous pencher sur le problème de la fortification et du rempart, question qui a son importance à divers titres et dont la réponse contribue également au sens à donner à ce site surprenant par sa richesse (mais attention à la surinterprétation du fait des nombreuses fouilles), sa position géographique (entre les *oppida* puis les villes de Montlaurès-Narbonne et Béziers), ses échanges (mais parler de « carrefour de civilisations protohistoriques » a-t-il un sens ?) (Schwaller 1994), ses témoignages d'origine ibérique (mais c'est bien un site gaulois) (Bellet 2003).

C'est l'abbé Ginies, vers 1860 (Ginies 1860), qui redécouvre le site de l'oppidum et croit y reconnaître des fortifications. Très vite cependant, surtout à partir des années vingt et les travaux de de l'abbé Sigal, l'existence d'un rempart devient une idée admise par tous les chercheurs successifs qui se sont intéressés au site jusqu'à nos jours (Barruol 1985 ; Gallet de Santerre 1981 ; Schwaller 1994 ; Moret 1996).

Cependant, en 1955, dans sa formidable synthèse, J. Jannoray, signale qu'il n'y a pas de rempart dans la première phase d'occupation du site. La fortification n'apparaîtrait que dans la seconde (IV^e ?) et aurait connu au moins deux états dans la dernière phase d'occupation avant 100 av. J.-C. et après cette date. Son état de conservation, toujours selon le même auteur, est très variable et meilleur sur le flanc nord où plus de 200 m. de murs ont été dégagés. Au sud, l'agrandissement de la cité lors de la troisième phase, en

débordant sur le flanc, aurait favorisé l'arasement du mur. Enfin, l'extrémité ouest ne manque pas de poser diverses questions et l'existence de deux fossés (dits « vallum ») protégeant la ville y est généralement admise. Un autre fossé aurait existé également à l'est.

Dans l'ensemble, le « rempart » suit le glacis du haut du plateau et en utilise les reliefs. Il conserve parfois 3 à 4 m d'élévation au nord. L'épaisseur est très variable, de 1 à 7 m, l'appareil irrégulier, et la taille imposante de certaines pierres a conduit J. Jannoray à parler de mur « cyclopéen ». Cette fortification n'aurait pas eu de portes monumentales (selon J. Jannoray le besoin ne s'en faisait pas sentir !). Seules des poternes (peut-être deux au nord et une au sud de la butte sommitale) sont connues. Jean Jannoray hésite cependant ; il est gêné par l'absence de traces véritables sur le plateau, par les soutènements de la butte sommitale et par les questions chronologiques.

Cette interprétation ne nous satisfait pas, nous allons voir pourquoi. Il faut savoir d'abord que les fouilles dites « de l'enceinte » ont été conduites par J. Sigal (de 1933 à 1945) puis J. Jannoray et J. Giry (jusqu'à la fin des années 50). Nous possédons l'intégralité des rapports que nous avons dépouillés¹. C'est sur ceux-ci, qui n'ont jamais donné lieu à publication, sur la thèse de J. Jannoray (qui elle-même reprend beaucoup de ces rapports) et sur les observations de terrain, dans la mesure où elles sont encore possibles, que nous construirons notre argumentation. Nous allons examiner chacun des secteurs où les fouilleurs interprètent des murs comme appartenant à un rempart en commençant par le nord, puis le flanc sud de la butte sommitale, la zone centrale du plateau, le nord de la nécropole pour examiner enfin la question problématique des fossés ouest et est² (fig. 1).

1. Le flanc nord

Sur le flanc nord de la butte sommitale, les fouilles ont été conduites de 1933 à 1942 par L. Sigal³ ; c'est de ses rapports généralement assez soigneusement rédigés, que nous extrayons les éléments qui mettent en évidence la présence d'un grand mur est-ouest interprété parfois comme un soutènement et toujours comme un rempart.

En 1933, (fig. 2 et 3) sont mises au jour “ 9 constructions rectangulaires⁴ s'appuyant au sud sur un mur continu et au nord sur un épais mur d'enceinte dont le parement extérieur en grand appareil irrégulier a été retrouvé intact en plusieurs endroits ”. Des niveaux archéologiques ont été repérés sous les bâtiments “ (les constructions) reposent [...] sur des terres de déblais ” (sic) “ dans lesquelles nous avons reconnu jusqu'à 4 couches horizontales de cendres [...]. Dans l'une de ces couches [...] nous avons recueilli nombre de fragments de céramique grecque (V^e siècle) ”.

Joseph Sigal poursuit plus loin sa description : “ Quant au mur d'enceinte, construction remarquable [...] nous avons pu en déterminer la limite extrême sur la pente, parallèlement au bord du plateau, à 13 m de la tranchée sud des fouilles. Le parement extérieur en grand appareil irrégulier est conservé en trois points du périmètre fouillé. Sur les autres points, s'il a perdu son parement dans l'érosion de la pente, le mur a néanmoins conservé tout ou partie de son épaisseur et forme une sorte d'énorme soubassement de 2 à 3 m de large, composé de blocs entassés ou superposés, plantés dans la colline ou posés sur le roc, espèce de terrasse sur laquelle s'appuient les têtes de mur et les fondations des constructions supérieures [...]. Dans le mur de soutènement

qui formait la dernière enceinte ont été découvertes deux sorties sur l'extérieur dont l'une forme une espèce de barbacane ou passage fortifié.”

L'énorme soubassement est probablement formé des blocs naturels dont on voit encore en 2005, ici ou là des vestiges (fig. 4). Selon le fouilleur, les niveaux anciens sont datables des V^e et IV^e s. av. J.-C., notamment des murs et escaliers “ noyés dans des cendres et de la terre”, à 3,50 m du niveau du sol au moment de la fouille. Tous les niveaux qui comprennent, toujours selon le fouilleur, 2 m de sols pré-romain et romain (datés III^e s. et postérieurement) et 1,50 m de sols datés des V^e-IV^e s. av. J.-C. sont “ soutenus par le mur d'enceinte dont nous avons pu suivre les assises jusqu'à

■ 1 Plan d'ensemble de l'oppidum d'Ensérune. Localisation des îlots et des zones (fond DRAC Languedoc-Roussillon, actualisé par l'auteur).

■ 2 Plan d'ensemble des vestiges découverts sur la butte sommitale. D'après le relevé de J. Formigé de 1937. Les lettres A à N renvoient au texte de commentaire des flanc nord et sud (fond J. Sigal, actualisé par l'auteur).

■ 3 vue prise de l'Ouest de l'ensemble des fouilles de 1933 (cl. : J. Sigal).

■ 4 flanc nord : détail du mur de soutènement à proximité de la poterne nord (point F de la figure 2) (cl. : J. Sigal).

8 m au-dessous du sol actuel du plateau". L'examen des données montre que rien n'indique que les structures anciennes, essentiellement des escaliers, sont en liaison d'une manière ou d'une autre avec le mur de soutènement. En d'autres termes, rien n'indique l'existence de ce mur aux IV^e et V^e s. On ne sait d'ailleurs pas exactement de quoi il retourne pour ces niveaux anciens. Nous sommes en effet, d'une part, en présence d'escaliers qui laissent penser plutôt à des constructions étagées, et d'autre part ces structures sont "noyé(s) dans des cendres et de la terre", dans des couches de remblais qui questionnent sur l'état précédent et son importance. Que sont donc ces couches que l'on

retrouve en divers points, s'agit-il bien de cendres, et si oui d'où proviennent elles ? Et quel incendie a produit tant de cendres ?

L'observation confirme très clairement ce que l'on note également sur le terrain, à savoir que les murs nord-sud des constructions s'installent sur le mur de soutènement d'enceinte ce qui en réduit notablement la largeur. On note donc bien la présence, pour la période la plus récente, d'un mur de soutènement, moins probable pour les niveaux plus anciens. Et si celui-ci n'est pas nécessairement contradictoire avec une fortification, cette dernière apparaît déjà peu vraisemblable.

Puis en 1934, les fouilles se sont surtout attachées à déterminer les datations du site. Joseph Sigal considère que les mobiliers céramique et métallique exhumés permettent d'établir une chronologie du VII^e au IV^e s. av. J.-C. et rattache à cette période le mur au sud des pièces « [...] qui s'étend de l'est à l'ouest sur toute la longueur des fouilles et auquel sont adossées toutes les constructions de la pente ». Il émet l'hypothèse qu'il s'agit d'un mur de soutènement de la terrasse nord (fig. 5). « Ainsi, dans une période antérieure au III^e siècle, le grand mur [...] existant dans toute sa longueur actuelle aurait [...] supporté une terrasse sur laquelle s'étendaient des constructions que leurs déblais font remonter à la période des V^e-IV^e siècles, avec des traces de céramique antérieure au V^e et même au VI^e siècle ». Il suggère d'autre part qu'un remblaiement assez conséquent aurait été pratiqué, car le banc de rocher, trop profond ou trop étroit, a conduit à établir un « glacis » artificiel avec des déblais pour conserver un même niveau à toute la zone : « Ce glacis, rocheux à l'est, artificiel à l'ouest, a été complété, limité, soutenu par le mur d'enceinte dont le profil varie avec le profil du glacis. »

Cette interprétation paraît exacte mais n'engage pas à identifier un mur d'enceinte ni de remparts. « ...Ce mur, dégagé de toute autre construction, ne semble pas avoir d'autre fonction

que la défense du plateau. Placé sur l'extrême bord rocheux du plateau, il doit être distingué en deux parties. La partie orientale « a » repose sur le roc ; formé d'un grand appareil irrégulier, large de 1,30 m, le mur « a » conserve encore une hauteur de 1 m au-dessus du sol et garde sa direction rectiligne vers l'est, apparente sur le flanc de la colline. La partie occidentale [...] forme deux saillants à angle droit destinés à racheter la courbe que trace (sic) à cet endroit la ligne de la colline et les constructions. Ces saillants, qui s'avancent de 6 m en avant du mur a reposent en partie sur le roc et en partie sur un blocage artificiel. La construction, remarquable, est faite de blocs cyclopéens dont il reste sur la face du premier saillant deux rangées de 5 blocs ayant 0,60 à 0,80 m de large sur 0,75 à 0,80 m de haut ; le troisième saillant a conservé trois rangées de blocs superposés. Le premier saillant a gardé 2 m debout sur la terrasse qui lui sert de soubassement, le troisième saillant a environ 3 m debout » (fig. 2).

La base du mur est appelée « le talus » (fig. 2 A) : « Le talus a été dégagé jusqu'à ses fondations. Assez bien conservé et fait presque entièrement de main d'homme, il s'étage en 5 petites terrasses ou corniches de 0,60 à 1,40 m de largeur et s'abaissant chacune de 0,80 à 1,90 m [...]. En cet endroit, l'ensemble des constructions de l'enceinte a donc 7 m

■ 5 flanc nord sur le plateau, année 1946, chantier VIII (est).

d'épaisseur et garde encore une hauteur de 7 m [...]. Ces corniches sont formées de blocs de moyen et grand appareil dont les assises ont conservé leur régularité en certains points. Des blocs erratiques du terrain naturel ont servi de liaison ou de point d'appui. La rangée de base est formée de blocs cyclopéens très irréguliers dont la ligne continue peut être observée sur toute la longueur de la colline. ”

Dans un document manuscrit de 1934, J. Sigal, décrit le mur de soutènement : “ ... (Le mur est) destiné à soutenir les remblayages ” (sic) “ qui depuis le V^e s. av. forment sur ce point l'assiette artificielle des constructions, sa fonction et la disposition du terrain expliquant sa forme [...] Pour élargir la surface du plateau et établir une terrasse artificielle [...], les constructions du V^e-IV^e s. ont utilisé une corniche située à 10 m en contrebas du bord actuel du plateau. Cette corniche [...] formait un glacis protégé au-dessous par la chute brusque de la pente et très propre à asseoir un mur de soutènement et de défense. Sur le bord de cette corniche [...], d'énormes blocs ont été roulés pour former avec les roches du terrain naturel une ligne continue que l'on aperçoit suspendue au flanc de la colline et qui servait de base au mur de soutènement et de défense.... ”.

L'observation paraît claire et on ne saurait mieux décrire l'aménagement d'une terrasse. Elle correspond à la lecture actuelle du terrain.

Le changement de l'aspect du terrain a contraint à une adaptation, comme l'indique le texte qui suit : “ À partir de la pièce 5, [(fouilles 1934, fig. 2, B)] le style du mur d'enceinte change en même temps que le profil et la constitution du sous-sol. La corniche rocheuse se transforme. Le sol naturel du glacis, en s'élargissant, s'affaisse et la plate-forme rocheuse se trouve beaucoup plus bas que dans la zone est. Pour conserver le même niveau dans les deux zones est et ouest, il a fallu, tant au V^e s. qu'au III^e s, créer les terrasses artificielles [...] pour établir les constructions, et pour soutenir les terrasses, il a fallu élever sur la pente un mur énorme de 7 m d'épaisseur dont les fondations s'agrippent aux accidents du terrain naturel et s'appuient sur les blocs cyclopéens fixés au bord du glacis. ”

Joseph Sigal considère que les murs nord effondrés de ces habitations étaient à l'origine accolés au mur d'enceinte⁵. Mais il est tout à fait vérifiable sur le terrain que ceux-ci (à deux exceptions près peut-être) forment en réalité la partie supérieure, (au dessus du niveau du sol de circulation) du mur de soutènement.

Dans les pièces 7a et 7b des fouilles de 1933 (fig. 2, C), se trouve la preuve que la hauteur du mur n'est pas très élevée au-dessus du niveau du sol des habitations, en tout cas pas au-delà de celle envisageable pour une construction soit 2 m ou 2,50 m pour une largeur de l'ordre de 0,50 m. En effet, le mur ne peut être très large sous peine de réduire notablement la superficie des pièces au point même parfois

d'en interdire l'usage (par exemple en 7b) et en conséquence, du fait de cette largeur, ne peut atteindre une très grande hauteur sous peine d'instabilité.

Joseph Sigal remarque également que (fig. 2, A) “ (la) face interne (du mur de soutènement), tournée vers le sud a gardé dans les pièces 3 et 4 son parement régulier, et perpendiculaire en grand appareil, épais de 1,30 m jusqu'à 1 m et 1,50 m sous le plancher des constructions... ”. La remarque n'est pas sans intérêt. Elle atteste la construction en élévation du mur de soutènement puis le remblaiement de la zone pour l'aménagement d'une terrasse. La datation serait postérieure à celle des couches archéologiques de ce remblaiement. Et, si on en croit le matériel qu'indique avoir découvert le fouilleur, pas avant le III^e s. Ce mur suit la courbe de niveau naturel vers le sud-ouest : “ Entre la pièce 4 et la pièce 5, le mur d'enceinte opère une brusque retrait à angle droit. Son épaisseur de 7 m se réduit à 4 m. Le côté est de l'angle ainsi formé a conservé son parement régulier et perpendiculaire, montrant une face qui, appartenant à la masse du mur de soutènement... prouve que celui-ci s'élevait en un bloc vertical et perpendiculaire. [...] Le travail de déblaiement à l'endroit de la courbe n'a pas atteint les plus profondes et dernières assises du mur, bien que l'on puisse mesurer en plan depuis la face interne de l'enceinte, [...] vers la direction nord, une épaisseur de 9 m de blocage de moellons mis à découvert. En cet endroit, les alignements de moellons sont divergents. ”

L'épaisseur du mur varie selon les lieux de 1 à 2, 4, 7 ou 9 m ; ce n'est pas surprenant pour un mur de soutènement qui s'adapte aux conditions topographiques et que l'on doit éventuellement conforter selon les poussées du terrain. Ce serait davantage étonnant pour un mur de fortification dont le parti implique logiquement une conception d'ensemble.

En 1935, une partie des efforts a porté sur le côté ouest (îlot V, fig. 6), avec un dégagement de 31 m de mur qui mesure ici 2,60 m de large, avec un parement extérieur de gros blocs ayant conservé 1,10 m de hauteur. Le fouilleur note : “ Nous avons constaté que dans ce massif de blocage de 2,60 m un compartiment vide de 5,70 x 2,10 m, était réservé et comblé de terre ”. Il associe cette anomalie à une nouvelle variété de formes d'enceinte et la date précisément du IV^e s, eu égard aux découvertes de mobilier. Il s'agit en réalité d'un agencement particulier de contreforts (fig. 8, point A) selon un système à quadrillage comme on en connaît à diverses époques et en particulier à l'époque romaine. Les témoins anciens appartiennent à une terre de comblement des alvéoles et leurs sont antérieures.

Le dégagement du « rempart » a été poursuivi en 1936 et en 1937 (fig. 2, D) “ Suivant la courbe de la colline, l'enceinte s'infléchit vers l'est avec un angle de 10 ° et s'élève progressivement sur la pente rocheuse. Le mur, dégagé sur une

longueur de 22 m, a conservé son épaisseur de 2 m en grand appareil irrégulier sur 15 m de long. Il ne garde plus dans la partie terminale rocheuse de son parcours que les restes du parement intérieur. Etabli sur un soubassement de roches qui s'élève en talus jusqu'à 6 m de haut, il vient disparaître sur un énorme bloc de 5 m qui formait un imposant bastion à l'enceinte. À partir de cet endroit, où s'est arrêtée la fouille, le mur rasé ne paraît plus montrer sur la pente que son soubassement rocheux. Le chemin de ronde, large de 4 à 3 m, qui sépare les habitations du rempart, progressivement

rétréci, disparaît au point où les fouilles ont été arrêtées et où les constructions [...] viennent se relier à l'enceinte [...]. L'enceinte soutenant des couches de déblais du V^e et IV^e s. peut encore en cet endroit être rattachée à l'époque de la Tène I."

La fouille de ce « chemin de ronde » (fig. 2, E) est d'un grand intérêt, "L'importance capitale de cette fouille, comme celle de l'année 1935, provient de ce que, entre les restes de l'enceinte et la façade nord des constructions [...] l'espace [...] a été comblé dès la construction même de

■ 6 1934, détail des blocs « cyclopéens » du mur de soutènement sur le flanc nord lors de leur découverte (point D de la figure 2) (cl. J. Sigal).

■ 7 flanc nord, vue prise de l'Ouest, maison à la colonne. À gauche du cliché (c'est-à-dire au Nord), restes du mur de soutènement (point E de la figure 2) (cl. J. Sigal).

pas encore été révélée par la fouille” et s’élève à environ un mètre au dessus du tuf naturel. Selon Sigal, ces fondations sont recouvertes par la rue qui la borde et lui sont donc antérieures : “*Enfoncée par sa base à 0m50 au dessous de la rue et des constructions voisines elle a été recouverte par la construction a qui lui est postérieure et qui la déborde de 0m32 [...]*”. Il n’existe plus que le sous-sol de cette construction d’assises de 30 à 40 cm de haut sur un soubassement de 40 cm de haut. Des blocs de ce soubassement “ont jusqu’à 1,50 m de long”. Joseph Sigal pense que cette plate-forme est destinée à soutenir une importante construction : une tour ou un bastion. Il n’y a là aucun argument sérieux si on rappelle que cette structure très détériorée n’a été que partiellement découverte et ne peut être même considérée comme semi-circulaire, et *a fortiori* circulaire. Elle présente seulement un arrondi à l’endroit où la rue s’incurve. Cette zone est mal comprise et toute fouille est désormais impossible mais on sait que les constructions s’étagent vers l’ouest (*cf.* ci après) et cette structure doit appartenir à ce schéma.

■ 9 : flanc nord, le « bastion » ; cliché pris du Nord-Est (point B de la figure 3).

La fouille de 1939 (fig. 10) reprend à l’extrémité est du plateau. Les sols des maisons “*par l’horizontalité qu’ils ont conservée à 3 m de la pente abrupte de la colline, prouvent qu’ils étaient soutenus sur cette pente par un obstacle qui n’est autre que le rempart*. Nous avons donc là des preuves, assez nombreuses déjà, de l’antériorité du rempart sur les constructions de la colline”. Il nous semble au contraire avoir la preuve de la sensible contemporanéité du mur de soutènement avec ces derniers aménagements. Le soutènement sert à aménager une terrasse sur laquelle sont construites ces maisons et appartient donc à un même « état » de construction.

Ailleurs, le fort pendage de la colline a provoqué la disparition du mur : on en suit néanmoins le tracé général. La rue se poursuit en bordure du mur et à partir de celle-ci, en coupant la rue, des murs perpendiculaires apparemment appuyés sur le « rempart » sont interprétés comme les éléments d’une poterne (fig. 10, B). L’imprécision quant à la datation de ces éléments et à leur agencement fait que l’on est en droit de se demander si elles n’appartiennent pas tout simplement à des aménagements postérieurs à l’existence de la rue en tant que telle⁸.

Une seule poterne, large de 1,60 m, est attestée (découverte lors des fouilles de 1933, fig. 2, F), un escalier en occupe le côté ouest. Elle traverse l’ensemble de la plate-forme sur une douzaine de mètres de long et devait permettre la desserte de la source que l’on connaît en contrebas.

En 1946, la fouille porte également sur le flanc nord mais dans la zone dite VIII est et ouest, sur le plateau beaucoup plus à l’ouest (fig. 1). On y voit que le « rempart » en zone est (fig. 10) est en réalité constitué de murs successivement ajoutés et ne forme pas un ensemble cohérent. La largeur même des différents fragments est variable. Ce sont des murs de soutènement d’une configuration très proche de ceux que l’on connaît plus à l’Est (zones V et VI) et les interprétations des fouilleurs quant aux datations prêtent à

■ 10 : le flanc nord. Fouilles d’Ouest en Est de 1935 à 1939. Relevé J. Sigal.

discussion. S'agissant de la deuxième partie dite VIII ouest (fig. 11), les structures fouillées en 1946 paraissent pour l'essentiel relever de la dernière période d'occupation (murs en petit appareil régulier de type romain). Un grand mur appartient à un édifice important mais qui nous est encore inconnu (fig. 11, A), il comprend un retour de moindres dimensions vers le sud. Quelques traces modestes de vestiges plus anciens subsistent (silos, jarre, murs ; fig. 11, B) mais la lecture en est délicate. Sans doute s'agit-il d'habitats.

La compréhension du mur nord (îlots V, VI et VIII) a été rendue complexe du fait même de l'organisation des campagnes de fouilles entre 1933 et 1939 puis 1946 et des incessantes reprises et retours en arrière des fouilleurs. Néanmoins, quelques résultats significatifs ressortent de la lecture du terrain et des rapports des fouilles. Le premier est qu'il existe un mur, de structure et dimensions variables, d'une hauteur qui, selon le dénivelé du terrain, peut atteindre quelques mètres, sur une épaisseur qui varie fortement de un à sept mètres selon les lieux. Le second est que ce mur soutient les terres d'une plateforme sur laquelle on construit, probablement au II^e siècle, des maisons. Enfin, une ruelle longe ces maisons et le mur de soutènement sur une grande part de son tracé pour bifurquer ensuite vers

l'intérieur. Un soutènement existe jusqu'à l'îlot VIII est en fonction des impératifs du terrain.

Jean Jannoray aborde (Jannoray 1955 : 135-148), non sans difficultés, la question de ce « rempart nord » et reprend l'essentiel de l'analyse de J. Sigal tout en soulignant quelques points intéressants sans aller jusqu'au bout de l'analyse et en commettant des erreurs d'interprétation. Ainsi, il relève qu'un glacis entoure le plateau « *Le rempart suit le bord extérieur de ce glacis et son tracé reproduit [...] la courbe de niveau que dessine à quelque 12 mètres en contrebas du plateau, l'alignement d'aspérités rocheuses qui forme comme un ourlet [...]* » (Jannoray 1955 : 136). Il remarque bien que ce « rempart » n'est pas au sommet du plateau, comme on pourrait l'attendre, ce qui serait plus efficace en matière de défense et voit bien la fonction de soutènement des terres et de mur de fond de maisons, en convenant que l'élargissement du mur trouve son origine dans cette fonction de soutènement. Il reprend à son compte également le constat que l'on peut faire dans certaines pièces : « *La moitié de sa surface (de la pièce) était prise sur le sol rapporté du terre-plein retenu par l'enceinte et l'autre moitié sur l'enceinte elle-même* » (Jannoray 1955 : 139). Mais Jannoray ne va pas jusqu'au bout de l'analyse ; sans doute convaincu *a priori* de l'existence d'une fortification⁹.

■ 11 : flanc nord sur le plateau, année 1946, chantier VIII (ouest).

2. le flanc sud

Les fouilles de la zone sud du plateau supérieur se sont déroulées entre 1929 et 1931, toujours sous la direction de L. Sigal. En 1941-42 puis 1947, d'abord sous l'autorité de L. Sigal, puis après sa mort en 1945, sous celle de J. Jannoray, c'est la zone au sud de la nécropole qui a été sondée (fig. 1).

En 1930 (fig. 2), Sigal fouille immédiatement au sud-est sous la villa (qui deviendra ultérieurement le musée). Il signale un mur est-ouest d'un premier état qu'il ne date pas et dont une partie n'est pas parementée au nord et a servi de mur de soutènement. C'est un mur (dit « d » fig. 2, H) de 0,60 à 0,85 m de large et qui n'est pas continu mais constitué de deux murs dans le prolongement l'un de l'autre.

Le fouilleur pense que la partie est a pu servir de mur d'enceinte mais il n'apporte aucun élément pour conforter cette hypothèse alors que la fonction de soutènement, étant donné la configuration des lieux, paraît s'imposer. Ces murs appartiennent à des structures qui nous sont le plus souvent inconnues. Il en est ainsi de « d' » (fig. 2, G) qui est lié à un mur nord-sud (lui-même accolé au mur « d », fig. 2, I) dans un ensemble assez énigmatique mais qui atteste la présence de structures dont on voit mal quel rapport elles pourraient avoir avec une fortification ou un mur d'enceinte. D'autres murs, semble-t-il plus anciens, ont servi de soutènement ; seules leurs largeurs interrogent le fouilleur (de 0,55 à 0,95 m). Il y a cependant des problèmes de chronologie non élucidés entre ces murs qui ne sont pas tous contemporains. Sur l'un d'entre eux s'appuient, au sud, de nombreuses constructions (fig. 2, J). Il n'existe pas d'autres éléments qui pourraient inciter à voir dans l'une ou l'autre de ces substructions des éléments d'une fortification. On note que ces murs sont en phase avec les constructions environnantes et ne sont en rien en continuité avec le mur de soutènement en limite sud, dans l'espace III vers l'est (fig. 2, K), pas plus qu'ils ne se poursuivent de quelque manière vers l'ouest. La poterne (espace 15, fig. 2, L) dans laquelle court une canalisation, présente toutes les caractéristiques d'un banal passage vers le sud probablement pour relier le chemin ancien que nous connaissons au pied du site et plus loin la zone du Malpas.

Les fouilles plus à l'Est (fig. 2, K) ont également mis au jour un mur sur 3 m de long et 0,70 à 1,20 m d'épaisseur, considéré lui aussi comme « d'enceinte » par le fouilleur Sigal, il est conservé sur trois assises maximum avec des blocs importants qui peuvent atteindre 0,70 à 1 m de long sur 0,50 m de haut et il suit la courbe de la colline. C'est un mur d'aménagement de terrasse et de soutènement qui atteignait au moment de sa découverte la hauteur de 1,30 à 2 m à l'extérieur et 0,50 à 1,50 m à l'intérieur, sa base étant située à quelques 4,50 m du haut du plateau. Ce mur a été

restauré sur une grande part de son tracé en 1988. Rien n'indique qu'il ait été d'une grande élévation et sûrement pas au-delà de la hauteur d'une maison (2,50 m ?) pour une épaisseur que l'on peut restituer aux environs de 0,50 m. Il a localement été entaillé pour l'installation de cinq *dolia* (Jannoray 1955, espace 10, pl. VI) (fig. 12) le fragilisant et n'incitant pas à y voir une structure défensive au moins à partir du moment où ces *dolia* ont été installés. On ne sait rien de son devenir vers l'ouest à la hauteur du musée mais on voit sur le terrain qu'il a pu exister en bordure de l'escarpement où l'on restitue une ruelle dans une configuration assez semblable à celle du flanc nord. Cette hypothèse ne permet toutefois pas de savoir ce qu'il en est très à l'ouest c'est-à-dire bien au-delà du musée. Sigal date ce soutènement antérieurement au II^e et l'attribue aux VI^e ou V^e s. Il ne nous semble pas possible de le dater très en-deçà de la fin du III^e s. comme sur le flanc nord. En effet, il y a là un parti d'aménagement d'ensemble de la butte sommitale qui a été élargie dans le cadre d'une réorganisation de l'habitat certainement à la même époque. Mais cette approche doit être confortée par la reprise des données de fouilles lorsque c'est encore possible ¹⁰.

■ 12 : flanc sud après les restaurations de 1988. On aperçoit les *dolia* encastés dans le mur de soutènement (à l'est du point E de la figure 7) (cl. M.-E. Bellet).

La zone au sud-ouest de la villa est fouillée en 1931 (fig. 2). Sur 13 m de long, un mur (large de 0,95 à 1,05 m) est dégagé sur le plateau et peut difficilement être un mur de soutènement. Joseph Sigal veut y voir le vestige d'une enceinte primitive (fig. 2, M). Ce mur ne se prolonge pas réellement vers l'est où il est remplacé, à peu près dans sa continuité, par un autre moins large et très différent de structure. Le mur « e » (fig. 2, N), au sud du précédent, est au bord extérieur du plateau, (moellons de 0,40 x 0,30 m) ; il atteint jusqu'à 1,35 m de largeur sur une élévation de

0,40 m. L'observation de cet ouvrage montre qu'il est constitué en réalité de deux murs accolés et qui se trouvent artificiellement, du fait de l'érosion et des fouilles, ramenés au même niveau. À moins qu'il ne s'agisse d'un espace dallé appuyé sur un mur, l'état des vestiges ne permet pas de trancher. Plus au sud, au flanc de la colline, il existe des constructions qui paraissent dater des III^e et I^{er} s. av. J.-C., sur deux paliers aménagés. Une vingtaine de silos plus anciens occupait le premier palier antérieurement à ces aménagements (Jannoray 1955, pl. IX). L'occupation ancienne de la zone s'étend donc au-delà des limites de l'escarpement. Il reste à savoir sous quelles formes exactement, et en l'état des fouilles anciennes, on ose en tirer argument pour une extension d'un habitat dès les V^e et/ou IV^e s.

En résumé, pour ce qui concerne la zone sud de la butte, il existe, comme au nord, un mur pour l'aménagement d'une terrasse et le soutènement des terres (fig. 2, K). L'élévation de ce mur est telle, eu égard aux conditions de terrain, qu'il a pu servir de protection mais il n'y a pas lieu pour autant d'y voir un rempart au sens où il s'agirait d'un élément de défense. On ignore jusqu'où il se développait vers l'ouest, peut-être jusqu'à l'aplomb de l'actuel musée. Au sud de celui-ci, on peut restituer une ruelle le long de l'escarpement. Aucun autre indice n'existe d'un aménagement spécifique défensif ¹¹.

Dans les années 1941-1942, des fouilles ont lieu dans le quartier de la nécropole, c'est-à-dire dans l'îlot XI à l'extrémité ouest et au sud du plateau (fig. 1). Les fouilles au sud recherchaient les limites de la nécropole. Mais le fouilleur, à cette occasion, se pose la question de l'existence d'un rempart

sur ce versant. Des traces « d'alignement de moellons » est-ouest l'incitent à un décapage de plus de 60 m de long sur 8 à 10 m de large. Des vestiges sont repérés sur « une large plateforme [...] de plusieurs assises horizontales de tuf naturel [...] ». Le fouilleur considère immédiatement que ces vestiges, sur trois rangées mais très peu de longueur, sont ceux des « restes d'une ancienne enceinte [...] dont les traces se poursuivent en direction de l'est en dehors même de la nécropole [...] » (Jannoray 1955, Pl. XXVII, 1).

En réalité, c'est bien le substratum qui est dégagé sur lequel reposent des assises de pierres appartenant à une ou plusieurs constructions et il n'y a jamais plus de deux assises sur une hauteur maximale de 0,90 m. Le liant du tout serait « de la boue argileuse ». L. Sigal rejette l'hypothèse d'un « mur de soutènement », mais l'idée lui en vient (fig. 13). Ces modestes structures peuvent appartenir à diverses constructions, il n'est pas certain même qu'elles soient toutes anciennes (découverte d'une tuile du XVII^e siècle). Joseph Sigal nous fait part également de la découverte au « pied du mur » (c'est à dire au sud des ces structures, en dehors de ces limites) d'un foyer contenant du matériel des VI^e et V^e s. Il considère, sans preuves, que ces vestiges sont du VI^e siècle, et imagine la nécropole entourée d'un mur d'enceinte !

Jean Jannoray, dans les rapports de fouilles, croit d'abord en une extension de l'enceinte primitive : « [...] l'enceinte primitive [...] a été prolongée vers l'ouest, de manière à englober [...] cette cité des morts ». Il y aurait selon lui, une occupation de la zone de la nécropole avant la création de celle-ci ¹². Son raisonnement est fondé sur la présence de silos. Et du coup il imagine que l'enceinte s'étend jusqu'au « vallum » (voir plus loin) à l'ouest comme le cru un temps

■ 13 : au sud de la zone de la nécropole (sud de l'îlot XI), l'escarpement en bordure du terrain montrant l'absence de traces probantes d'un rempart (cl. J. Sigal).

Sigal (fouilles 1941-42). Cette idée n'a pas été reprise aussi clairement dans la publication. En l'état des zones fouillées, il n'y a donc aucune trace de structures plus anciennes que les premières sépultures de la nécropole ; rien n'indique la présence de murs antérieurs ni d'une délimitation précise et bâtie de la nécropole.

La fouille de 1947 est intéressante en ce sens qu'elle vise, par une série de tranchées nord-sud, à mettre en évidence l'existence d'un mur d'enceinte au sud. C'est un échec complet. On réalise alors des tranchées dont la localisation nous est peu précise : à l'extrémité de la pinède derrière le musée vers l'ouest (dite chantier III) ; une autre entre la nécropole et l'acropole "à proximité des terrains Gontard" (dite chantier IV), et une dernière à l'extrémité orientale du plateau "là où la route moderne rejoint le plateau" (dite chantier I). Dans tous les cas, les fouilleurs distinguent trois paliers de terrain occupés jusqu'à la plaine et pas de traces de murs qui pourraient appartenir à une enceinte à l'exception du premier escarpement (le plus haut) toujours défini comme « l'enceinte primitive » et qui est en réalité une formation naturelle, parfois aménagée de façon très rustique, mais sans que l'on possède d'indice sérieux de constructions.

Jean Jannoray s'étonne de l'absence de traces d'enceinte au sud dans toutes les tranchées et sondages et en est visiblement embarrassé. Cependant, dans le chantier IV (terrain Gontard), la fouille met en évidence un mur de 1,50 m de large dont il est dit qu'il rappelle "certaines portions de l'enceinte nord". Cependant, ce mur serait "une enceinte basse" car il est situé sur le premier des paliers. Jean Jannoray estime alors qu'il a pu y avoir une étape intermédiaire dans laquelle l'habitat est rassemblé dans cette enceinte basse. Les traces de constructions (maisons) observées vers la plaine en dessous de ce palier seraient alors postérieures et correspondraient à une nouvelle phase d'extension qu'il propose de situer au II^e ou I^{er} s. av. n. e. à une époque dit-il "où toute défense serait devenue inutile". L'auteur a bien perçu la difficulté chronologique car "Encore conviendrait-il d'expliquer la découverte sur les paliers inférieurs, donc par hypothèse en dehors de l'enceinte, d'une abondante poterie campanienne, vestige d'une occupation dès le début du III^e siècle". Cette idée, hypothèse de fouilles, ne sera pas reprise telle quelle dans son ouvrage où il transcrit ainsi ces observations : "Au côté sud de la colline, où les sondages ont été moins poussés, ils ont confirmé cependant un fait de grande conséquence : c'est que les vestiges de l'enceinte ancienne se retrouvent comme au nord un peu en contrebas du rebord, à l'amorce de la pente, mais qu'elle n'a fait l'objet ni de remplois, ni de réfections pendant la période considérée comme étant celle de l'occupation celtique : de ce côté, en effet, elle a littéralement éclaté par suite d'une extension considérable de l'habitat, dont nos sondages ont montré qu'il avait compté au moins cinq terrasses de

constructions étagées sur la pente à partir du III^e s. sans qu'on ait pu retrouver encore une muraille correspondant à la protection remployée ou refaite du versant nord" (Jannoray, 1955, Pl. XXV, 2 et XXVI, 1).

3. la zone centrale

Cette zone se situe entre la nécropole, à l'ouest, et la butte sommitale, là où existe aujourd'hui une rupture de la pente vers l'ouest (fig. 1).

En 1949, les fouilles ont été conduites "sur le plateau lui-même d'Ensérune à l'ouest du bois de pins qui borde le musée et en bordure de la petite falaise qui surplombe la première terrasse du sud". Le but était de "reconnaître éventuellement l'enceinte qui bordait le plateau, pour commencer une fouille complète dans le sens N/S [...] et enfin pour avoir l'explication de la dénivellation brusque qui sépare le plateau en une partie haute à l'est et une partie basse à l'ouest". Elles ont permis la mise au jour d'un grand mur : [qui] "devait fermer tout le plateau dans le sens nord-sud". Celui-ci "Nous paraît être un rempart dont la construction remonterait au IV^e s. peut-être même au V^e s. En effet, la terrasse qui a été formée artificiellement à l'est jouait le rôle de chemin de ronde et permettait une surveillance plus facile de ses abords en même temps qu'elle augmentait la solidité de l'enceinte. Nous constatons d'ailleurs que c'est ce souci de ménager une masse de terre en arrière du rempart qui a fait choisir sur le flanc nord de l'oppidum, l'emplacement de l'enceinte sur la pente elle-même, et non au sommet sur le plateau, comme la stratégie semble le commander..."

Ces affirmations sont dénuées de fondement car, depuis les sondages de 1998, nous savons que le mur ¹³ ne s'étend pas transversalement sur toute la largeur du plateau mais seulement sur celle d'une pièce, que son épaisseur n'en fait pas un rempart et qu'il a au moins été chemisé d'un parement en grand appareil dans la dernière période d'occupation des lieux (II^e-I^{er} s. av. n. e.) s'il existait antérieurement ce qui n'est pas totalement assuré. S'obstiner dans cette zone demanderait le dégagement des soubassements de murs (Bellet *et al.* 1998 : M et M' dans les pièces 5 et 8), qu'on ne sait pas interpréter, mais dont rien n'indique qu'ils ont un rapport quelconque avec une fortification.

En 1996, des sondages d'évaluation ont été conduits sur le plateau supérieur derrière le musée (Dubosse 1996, 1996b et 2000). Dans un sondage d'un peu plus de 10 m² (sondage n° 1), en bordure de la pente au sud-ouest, Cécile Dubosse a dégagé un mur, sur 2 m de largeur, de moins de 2 m de long qui atteint jusqu'à 1,50 m de haut et 5 assises de moyen appareil dans lequel elle voit un fragment de rempart.

Ce mur “*présente une orientation originale sud-ouest / nord-est [...] le parement externe n’a pas été atteint*”. Une stèle anépigraphie (peut-être deux), a été retrouvée en remploi dans le parement ¹⁴. Les 2 m² de niveaux en relation stratigraphique avec cette structure n’autorisent pas aisément une datation mais la chercheuse penche pour une chronologie postérieure au VI^e s. et qui pourrait être le premier quart du IV^e s.

■ 14 : stèles découvertes en remploi dans les constructions du flanc nord, à l’est de la poterne.

Il reste que l’interprétation de ce mur comme un rempart est très douteuse. L’orientation de ce vestige pose un réel problème d’ailleurs perçu à la fouille : comment se dessinerait cet élément s’il appartenait à une fortification ¹⁵ ? L’absence d’un deuxième parement (qui par ailleurs pouvait ne pas être si éloigné mais les conditions de fouilles n’en ont pas permis le dégagement) implique peut-être qu’il n’existe tout simplement pas et que nous sommes en présence d’un mur d’aménagement de la zone. Le parement visible étant le parement interne comme incite à le penser la couche de remblai découverte sur son côté nord.

Nous sommes ici dans le schéma classique d’un mur construit en élévation, en arrière duquel un remblai permet l’aménagement d’une plate-forme. On ne sait dater vraiment cet élément. Cécile Dubosse observe fort justement que la base de ce mur dit « rempart » est 2 m en dessous de vestiges très proches (à moins de 10 m) : “*ce mur est implanté sur un sol déjà occupé à la fin du premier Âge du fer*” et note que “*J. Jannoray a également mis au jour un niveau similaire 5 m plus à l’ouest, mais encore deux mètres en contrebas (insula IX)*” (Dubosse 2000 : 199, note 8). Comment mieux démontrer l’existence de constructions étagées depuis le point haut de la butte naturelle et s’étendant vers l’ouest ? Dans un autre sondage (n° 2) à l’est du précédent, divers murs ont été dégagés dont un, au sud, est large de plus de 1 m sur près de 3 m de long. Il s’agit d’un mur en pierre sèche qui peut-être interprété comme un soutènement en bordure de plateau daté également du IV^e s. (?) selon la

chercheuse. L’aménagement en paliers de terrasses des constructions de la butte sommitale apparaît assez évidente - et d’ailleurs peu étonnant - en cet endroit.

Si on résume les remarques précédentes à propos des côtés sud et ouest, on constate que la présence d’un fort mur de soutènement, traversé d’une poterne, sur le flanc sud-est de la butte sommitale, est bien attestée. Pour le reste des vestiges mis au jour, il n’y a rien de probant, la plupart du temps ceux-ci sont très modestes et la recherche systématique de tout signe d’une « fortification » entache tous les travaux de l’abbé Sigal. Il demeure que l’on ne sait pas comment se poursuit (ou non) le mur de soutènement du flanc sud ; existait-il également au sud de l’actuel bâtiment du musée ? C’est possible en limite de l’escarpement, mais avec des dimensions plus modestes eu égard à la topographie des lieux. Les lectures traditionnelles de la configuration du village à l’ouest du musée restituent une enceinte fortifiée qui barre le plateau dans le sens nord-sud mais plusieurs éléments vont dans le sens contraire : absence de traces tangibles, certitude que les murs reconnus en 1998 (Bellet *et al.* 1998) n’appartiennent pas à une enceinte, sondages de 1996 qui confortent l’idée d’un aménagement en terrasse. D’une manière générale, on relève que les constructions s’étagent régulièrement au sud et à l’ouest et que la rupture brutale actuelle entre le point haut du plateau et la zone IX a pour source un aménagement moderne des lieux. Nous avons tendance à penser que l’extension du village vers le sud a été assurée - ici ou là aussi par des murs de soutien plus ou moins importants - par une succession de paliers utilisant les conditions naturelles du terrain, parfois remaniées. La présence de nombreux silos qui paraissent pouvoir être attribués à une période ancienne (IV^e s., peut-être V^e ou même VI^e s. si on en croit les fouilleurs mais sont-ils antérieurs au III^e s. ?) indiquerait - pourquoi pas - une occupation de ce flanc sud chronologiquement précoce et topographiquement au-delà de l’espace que l’on pouvait imaginer pour cette période ancienne. On ne saurait, en l’état, affirmer cependant que ces silos du flanc sud appartiennent à des habitations comme le pensait J. Jannoray, ou à des ensembles de stockage indépendants (Garcia 1987).

4. Au nord de la nécropole

Cette zone couvre l’extrémité ouest du plateau (fig. 1 et 15) où a été découverte, puis fouillée essentiellement par F. Mouret (Mouret 1927), une importante nécropole.

En 1945, l’abbé Giry, après la disparition de l’abbé Sigal, procède à une première approche de la question de l’enceinte : “*Le tracé de l’enceinte n’avait pas fait jusqu’ici l’objet d’une étude systématique : quelques tronçons d’un rempart que l’abbé Sigal rapportait non sans hésitation au VI^e s. av. notre ère avaient été dégagés au flanc nord et à l’angle sud ouest*

du plateau, en liaison ici avec la prospection de la nécropole et là avec celle de l'habitat [...]. Au versant nord, des sondages ont été pratiqués en trois secteurs dans l'alignement des substructions de l'enceinte précédemment mises au jour ; [...]. Si l'on retrouve en certains points, des murs en gros blocs de calcaire brut non appareillés, parfois disposés en deux épaisseurs, rappelant ceux qui ont été identifiés ailleurs comme des restes du rempart primitif [...] en d'autres le petit appareil et la régularité de l'assemblage des substructions dégagées oblige à supposer une réfection à une époque plus récente [...]. Il est des secteurs [...] où il n'est pas sûr que le complexe des murs mis au jour appartienne au rempart proprement dit ; perpendiculairement à son tracé présumé, ils peuvent provenir aussi bien d'habitations que de défenses secondaires[...]. On notera qu'aucun accès n'a été jusqu'à présent reconnu. Sur les pentes sud du plateau, des sondages ont été la continuation

vers l'ouest des fouilles conduites en 1944. Ils n'ont amené la découverte d'aucune substruction susceptible d'être rapportée à l'enceinte”.

Jean Jannoray reprenant les interprétations de J. Giry, conclut sur le « rempart » : “ en ce qui concerne [...] la recherche du tracé de l'enceinte, il n'a guère été possible que d'amorcer les travaux [...]. Du moins apparaît-il dès maintenant que les solutions adoptées pour la défense du plateau portent la marque des vicissitudes qu'a connues la vie de l'habitat : le rempart édifié très tôt, peut-être dès le temps de l'occupation ibérique fit l'objet par la suite de remaniements certains et probablement en quelques secteurs d'un doublement par une enceinte secondaire. La reprise des recherches nous fixera sur ces points, en même temps qu'elle nous permettra de déterminer, au versant sud, si nous n'avons pas affaire à une extension de l'habitat par delà l'enceinte primitive.”

■ 15 : au nord de la zone de la nécropole, îlot VIII. Relevé de 1947.

Le moins que l'on puisse dire est que les fouilleurs sont dans l'expectative avec cette question du « rempart ». Ils notent bien les différences de techniques, la présence de constructions en contradiction même avec l'existence d'un rempart ; c'est ce que Jannoray nomme les « vicissitudes » de l'histoire du site.

Puis en 1946, dans son rapport au directeur des antiquités historiques, J. Jannoray interprète les résultats des fouilles conduites la même année par M. Joucla qui donne lui-même un texte assez touffu de piètre qualité. Toujours interpellé par cette question, Jannoray note d'abord un aménagement de gros blocs d'origine naturelle dont l'épaisseur varie de 1,80 à 3 m selon des gradins assez peu propices à une situation défensive. *“ Le système défensif le plus ancien, établi un peu en contrebas du rebord rocheux du plateau, sur l'amorce de la pente, est à mettre en rapport avec le second en date des habitats, celui qui correspond à la période de la primauté ibérique [...] il a été nécessaire, pour asseoir les assises sur le sol dur, d'entailler une épaisse couche de cendres constituée par les résidus de l'occupation humaine du premier habitat [...]. Cette enceinte primitive a été partiellement remplacée comme mur de défense de la ville qui a succédé à l'habitat ibérique, la ville qui correspondrait à la période d'occupation celtique et partiellement remplacée par une muraille plus récente, d'appareil à peine plus régulier, qui parfois fait suite aux tronçons anciens auxquels elle est raccordée et qui, parfois, les double un peu en arrière. Ces réfections sont datées par les maisons qui s'y adossent, utilisant la nouvelle enceinte comme mur de fond, et qui, [...] ne sauraient être antérieures au III^e s [...]. On observe en tout cas que ces remaniements ne se sont pas accompagnés au versant nord d'une extension de cet habitat comme celle qui se constate au versant sud de la colline [...] ”.*

À partir de 1947, J. Jannoray pense désormais qu'il existe un mur d'enceinte quelque part entre « l'acropole » - c'est-à-dire la butte sommitale - et la « nécropole » - extrémité ouest - et développe le thème d'une enceinte enserrant la nécropole. Ce qu'on appelle « enceinte » au nord est en réalité constitué de trois murs (fig. 15, A) construits (tous ou partiellement) sur une *“ couche de cendres talutée de 0,90 m qui déborde assez largement sur la pente ”*, elle correspond *“ à celle qui a été retrouvée [...] sur ce même versant nord, mais beaucoup plus à l'est sous une portion de l'enceinte qui a pu ainsi être datée. ”* Il s'agit de trois murs juxtaposés *“ dont chacun offre des assises décalées d'une demi-hauteur par rapport à celles du mur postérieur. ”*

À l'évidence, nous sommes devant un problème de stabilité de murs bâtis sur une couche-instable-de cendres. Le mur sud appartient aux constructions intérieures et tout laisse penser, si on consent à abandonner l'idée d'un rempart, que les deux autres murs sont une réponse technique, sous forme de soutènement, à la pression exercée par les constructions élevées sur le plateau. Marcel Joucla analyse

bien ce soutènement - mais ne peut l'admettre - tant il est perturbé par les divers aspects de ce « rempart » : *“ Les variations d'alignement et d'épaisseur d'ensemble de cette même fortification remarquées sur d'autres points de l'oppidum coïncidant avec l'adossement des refends laisse penser non pas à une réalisation d'ensemble mais bien à une sorte de vaste plan d'urbanisme obligeant chaque occupant à édifier la portion d'enceinte coïncidant avec son habitation ”.* Jean Jannoray n'ose pas reprendre cette idée étonnante d'un rempart construit par morceaux par chaque occupant ! Les relevés montrent qu'il existe au nord-ouest les fondations d'une construction (habitation ? fig. 15, B) d'orientation différente et recoupée par « l'enceinte ». Cette observation ne simplifie pas la tâche de Jannoray qui cherche à démontrer qu'il y a un parti d'ensemble. Il a des difficultés à placer ces modifications dans sa chronologie « primitive », « ibérique » et « gauloise ». On note aussi que les remplois de colonnes et autres vestiges architecturaux dans un mur d'une des constructions montrent qu'il existe plusieurs états (Jannoray 1955, pl. XXXIII, 2). Finalement J. Jannoray (Jannoray 1955 : 256) admet que : *“ Ce rempart présente une structure curieuse [...] et paraît bien n'être qu'un renforcement ajouté après coup au mur nord des chambres 4,5 et 6 ; en tout cas il a mordu sur des constructions qui s'élevaient sur la pente en avant de ces pièces avec un alignement un peu différent du leur et dont le mobilier dénote qu'elles furent édifiées en même temps ”.* Il distingue deux temps dont un premier avec des maisons qui ont un simple mur au nord et pas d'enceinte (et quelques-unes orientées différemment) puis dans un deuxième temps - pense-t-il - on fortifie au nord en détruisant certaines maisons d'orientation contradictoire et gênante. Jean Jannoray date la construction du quartier du dernier quart du III^e s. sur un emplacement vierge de constructions puis après une destruction violente (?) et une reconstruction (voir les nombreux remplois), croit reconnaître l'édification d'un rempart vers 100 av. J.-C.¹⁶ Il y a bien au moins deux grandes périodes d'occupation de la zone mais rien d'une part ne définit un rempart et rien ne rattache ce deuxième état au troisième mur que l'on connaît sur le terrain et qui a toute l'allure d'un contrefort¹⁷. On ne peut que se demander si on ne s'est pas simplement borné à renforcer le mur nord des maisons. Le mur méridional apparaissant lié aux autres¹⁸. C'est cette lecture résultant de l'observation du terrain et des relevés anciens que nous retiendrons.

5. Les « vallums »

Dans toute la littérature consacrée à Ensérune, on ne s'étonne pas de la présence de deux fossés (dits « vallums ») un à l'ouest (en fait deux) et un à l'est qui relèveraient d'un système de fortifications. Examinons cette question un peu délicate.

LE FOSSÉ EST

En 1947, l'ouverture d'un chantier sur la pointe est du plateau a été motivée par la présomption de l'existence "de monuments importants (édifice public ou religieux)" : à la suite de la découverte par Mouret de "quelques beaux fragments d'entablement". Ce chantier consista en une tranchée de reconnaissance est-ouest (fig. 16). "À 25 m à l'ouest du silo D soit à 10,20 m de la tranchée transversale secondaire une reconnaissance du lieu mit au jour l'excavation d'un vallum dont les aboutissants nord et sud avaient été aperçus en 1938 lors de la construction de la route".

Joseph Sigal se livre à une description rapide de ce fossé : "[...] comblé de terres compactes mêlées de fragments de poterie sans suite chronologique. Et l'importance de cette large fosse, qui tranchait le plateau de bord à bord, a nécessité pour le combler un décapage systématique du sol environnant, et toute trace de construction a dès lors disparu". Dans le remblai, présence de "gros appareils de construction [...] dont deux éboulés et un presque en place permettront de supposer l'existence sur le talus ouest de l'ouvrage d'un mur d'enceinte".

D'une profondeur voisine de 5 m, taillé en talus et au fond large de 3 m mais qui se ferme aux deux extrémités nord et sud, les deux bords de ce fossé "se rejoignant presque pour

former une arête" font penser au fouilleur à un système d'écoulement des eaux à l'extérieur de la colline (fig. 17).

Jean Jannoray¹⁹ reprend la description et justifie cette coupure - en arrière de ce qu'il croit être une fortification - dans l'idée "isoler la pointe de la colline". Il nous apprend que le fossé est large de 8 m (3 m au fond) et profond de 4 m à 4,30 m à l'est du bord du plateau. En le dégageant, la découverte de gros blocs taillés "donne à penser à l'existence d'une escarpe formant barrage et renforçant ainsi l'efficacité de la coupure".

L'auteur ne convainc pas et on demeure un peu interloqué devant l'existence de cette structure. Placer un mur d'enceinte sur le talus ouest du fossé n'a guère de sens. Rappelons que nous sommes à la pointe du plateau et à 30 m des abrupts les plus importants et, qu'en conséquence, à supposer qu'un rempart ait été nécessaire, il aurait été plus utile de le placer en bordure du plateau.

Malgré ces descriptions, qui d'ailleurs varient sensiblement, on en viendrait même à douter qu'un fossé ait bel et bien été mis au jour. Mais les photographies paraissent l'attester. Si on admet l'existence de ce fossé, on peut proposer de renverser la perspective et imaginer que ce « vallum » ferme non pas la butte mais à l'inverse, délimite les quelques 1000 m² de la pointe est du plateau. L'état d'érosion de la butte sommitale permet de penser que l'absence de vestiges

■ 16 : pointe est de la butte sommitale. Tranchée d'exploration du « vallum ». Année 1947.

n'interdit pas la présence de constructions anciennes. Jean Jannoray pense que cette absence vient de la nécessité ultérieure de combler le fossé que Sigal date du II^e s. ?²⁰

Nous possédons deux fragments d'un entablement, découverts par F. Mouret, qui paraissent indiquer la présence d'un édifice d'une certaine ampleur pour peu que l'on veuille bien accorder quelque crédit aux conditions de découverte de ces pierres. Une photographie nous montre que l'une d'entre elles a été découverte dans un silo²¹. Aussi, à partir de ces maigres indices, proposons-nous de considérer que nous sommes en un point « fort » du site avec la présence en bordure du plateau, en un lieu visible de très loin-y compris de la mer par beau temps - d'un monument (à la fonction religieuse ? tour-signal ?) comme on en connaît des exemples sur d'autres sites. Le fossé jouant alors un rôle de protection et de délimitation de l'espace. Cette interprétation est confortée par les découvertes de 1964 (Jannoray 1955, pl. IX).

■ 17 : la coupe du « vallum » à l'extrémité de la butte sommitale. Le bâtiment moderne a disparu depuis ce cliché daté de 1947. À la vue de cette photographie, on est en droit de douter de la réalité de ce fossé.

LES FOSSÉS OUEST

C'est à l'ouest de la nécropole que l'on veut voir deux fossés dont les attributions chronologiques varient. Selon J. Jannoray (Jannoray 1955 : 136) : « *Le plus oriental s'ouvre au pied même de la corniche utilisée comme soubassement par le retour de l'enceinte : il mesure 15 mètres de bord à bord ; le second distant de 45 m, a une largeur de 18 mètres. L'un et l'autre présentent les parois inclinées et talutées habituelles à ces sortes de tranchées* ». Et plus loin, il en attribue la construction et la datation lors « *des travaux de mise en état de défense du quartier neuf édifié à l'emplacement de la nécropole* » (Jannoray 1995 : 150).

Des sondages en tranchées ont été réalisés en 1944 (fig. 18) sans rien démontrer et le retour de l'enceinte pour fermer le plateau dans le sens nord-sud, les travaux de défense du « quartier neuf » auxquels Jannoray fait allusion, n'ont laissé aucune trace.

Le premier « fossé » est irrégulier, bien plus étroit sur la partie nord (actuellement, des déblais des fouilles pour une part en ont réduit la largeur), et surtout il disparaît bien avant d'avoir atteint l'escarpement nord pour laisser place à un passage de la voie est-ouest (dit ancien chemin de Poilhes et présenté comme porte charretière²²). Evidemment on peut imaginer que cette réduction de largeur est postérieure à sa période d'utilisation mais on sait que la rue est-ouest existe bel et bien dès l'époque antique ! Les observations de terrain sont en contradiction avec l'idée d'un fossé défensif et aucun autre aménagement n'est repérable. Quelques blocs d'une arête rocheuse existent bien mais c'est tout. Cette zone a été fouillée et il n'y a ni porte, ni traces d'aménagements repérés.

On peut s'interroger : le fossé est-il naturel et partiellement aménagé par l'homme pour le passage de la voie ? Au-delà de cette excavation vers l'ouest on repère un replat puis une deuxième dépression plus modeste que la première, moins large et peu profonde et qui est rapidement limitée vers le nord ; c'est ce qu'on a appelé le deuxième *vallum*. Reconnaissons l'existence de deux dépressions ; la première est assez nettement marquée quoique irrégulière, la seconde vers l'Ouest est très irrégulière et modeste. La terre provenant du premier d'entre eux, à l'ouest, a servi à recouvrir la zone de la nécropole selon L. Sigal. Des sépultures dites « du deuxième niveau » y ont été creusées. Et si le fossé était simplement le « négatif » du prélèvement lié au remblaiement de la nécropole ?

Une sépulture découverte au nord du « fossé » ouest et datée de la fin du III^e s. a été fouillée en 2000 (Bel *et al.* : 137). Les limites sont floues mais il y a contradiction avec un fossé d'origine anthropique de même époque. La datation de ces structures a varié selon les années de recherches ce qui n'est pas étonnant puisqu'il n'y a aucune donnée fiable sur laquelle s'appuyer. Nous restons sur l'impression que ces fossés n'existent peut-être pas en tant que tel, qu'en tout cas ils ne sont pas totalement d'origine anthropique et que, comme c'est souvent le cas, une dépression naturelle a pu être aménagée. Les fortifications restituées par J. Jannoray n'ont laissé aucune trace et, dans ce cas, seule une structure défensive en terre pourrait avoir existé. Mais édifée vers 100 av. J.-C. (Jannoray 1955) ? Et dans quel but ?

6. Conclusion

La confusion règne dans l'ensemble du dossier. Les auteurs parlent de « fortifications » ou encore de « remparts » ou de « mur d'enceinte » et ceux-ci font souvent fonction de « murs de soutènement ». L. Sigal a longtemps hésité dans sa lecture des vestiges, gêné par la réalité du terrain confronté à l'*a priori* de l'existence d'une fortification. Jean Jannoray a repris un certain nombre de ses hésitations. On voit bien que, pour les anciens fouilleurs, la fortification

est indispensable à un site qu'ils n'imaginent que protégé. Après avoir examiné les hésitations et les observations des uns et des autres, il convient de s'en tenir à la réalité du terrain.

LA BUTTE SOMMITALE DITE « ACROPOLE »

Sur le flanc nord de la butte sommitale : un mur de soutènement suit le tracé naturel du rocher en contrebas - contrairement à l'implantation que demanderait une fortification mieux à même d'assurer sa mission si elle était disposée en lisière du plateau - et a permis d'élargir la plate-forme, de créer une terrasse artificielle pour l'installation des constructions. Une rue longe partiellement ce mur, dont la fonction première est de soutenir les terres, puis l'abandonne.

Sa largeur à la base varie, ce qui n'est pas la caractéristique d'une fortification, et enfin vers l'ouest (îlot V) les soutènements sont renforcés d'ajouts de plusieurs époques et n'appartiennent donc pas à un seul mur. La restitution qui s'impose est celle d'un mur de dimensions variables mais dont la largeur devait être voisine de 1 m, agrandi selon la topographie et les nécessités du confortement. Ce mur pouvait atteindre 4 m de haut en extérieur selon l'approche que l'on a aujourd'hui du terrain et de sa déclivité et se terminait

vraisemblablement par un parapet en bordure de la rue (hauteur probablement voisine de 1 m).

Dans l'îlot V, des constructions sont installées sur une partie du soutènement. Le mur nord de ces maisons, sans doute large d'environ 0,50 m comme les autres murs des constructions, a disparu, mais pouvait s'élever de 2,50 à 3 m maximum. La datation de ce mur nous est donnée par celle des remblais qui permettent d'établir la plateforme et par celle des sols qui sont ensuite aménagés. Le mur de soutènement ne recoupe pas de sols des V^e et VI^e s. mais, au contraire, retient des remblais de cette période et est en usage avec les constructions alors construites. L'aménagement de la rue, la plate-forme avec son soutènement datent de cette période du site, vers la fin du III^e s. ou le début du II^e, même s'il faut rester prudent quant aux datations, eu égard aux interprétations et données anciennes²³.

Au sud de ce plateau, il existe dans la partie est un mur de soutènement (reconstruit au XX^e s.) et semblable à celui du flanc nord, percé d'une poterne dont l'accès extérieur (escalier ?) a disparu. On ne connaît pas le devenir de ce mur, qui s'interrompt assez rapidement, vers l'ouest, mais il a pu se poursuivre le long du modeste abrupt jusque sous l'actuel musée. Il n'y a toutefois aucun vestige sur le terrain dans une zone, il est vrai, assez fortement érodée. Mais

■ 18 : extrémité ouest du plateau en limite de la zone de la nécropole, tranchées d'évaluation du « vallum » ouest et du « rempart », année 1944.

l'observation montre aussi à quel point l'existence d'un haut mur de soutènement perd de son sens vers l'ouest. On peut toutefois se risquer à restituer un mur le long de l'escarpement sous le musée mais son utilité est d'autant moins avérée que sur le plateau inférieur on connaît des constructions (peut-être plus récentes) et une zone de silos (anciens) et qu'il n'y a pas vraiment d'espace pour la construction d'un tel ouvrage. Ce mur s'il a existé pouvait seulement être positionné sur le bord de l'escarpement, ce que L. Sigal appelait les "*vestiges probables d'une enceinte primitive*". Mais en réalité, faute de place, tout au plus pouvait-il y avoir un muret peu large. Tous les autres murs imaginés par le fouilleur comme pouvant appartenir à un mur d'enceinte ne sont que des soutènements ou bien appartiennent à des structures qu'il n'est pas lieu ici de commenter. Les preuves sont à rechercher dans la constitution de ces fragments de murs, leur emplacement ou leurs chronologies, tous n'étant pas contemporains. Ajoutons que sur l'ensemble du flanc nord comme du flanc sud, il n'y a aucune trace de tours ou d'élément de défense. Nous avons vu que la structure à pan arrondi mise partiellement au jour vers l'ouest ne pouvait être assimilée à une tour. Enfin, il existe une poterne au nord, simple passage dans le mur sans structures protectrices particulières. Une autre a pu exister mais elle est douteuse. Il n'y a pas davantage de structures défensives du côté est et on a vu ce que l'on peut penser du fossé qui délimite plutôt un espace à l'extrémité du plateau où par ailleurs l'a-pic suffit à la protection.

Dans ces conditions, la restitution d'un mur nord-sud qui aurait coupé le plateau à l'emplacement où aujourd'hui existe une dénivellation (Îlot IX) est pour le moins aléatoire. On a vu que les sondages les plus récents n'ont mis au jour aucun élément pouvant être rattaché avec certitude à une fortification ou même à un mur d'une enceinte non fortifiée. Le fragment découvert en 1996 a une orientation nord-est/sud-ouest et ne peut s'expliquer que par un soubassement de construction. La dénivellation forte qui existe aujourd'hui ne correspond pas à une perturbation ancienne. Tout laisse plutôt croire à l'existence d'un village s'étalant en un dégradé régulier vers l'ouest. La butte sommitale est bordée au nord et partiellement au sud d'un mur de terrasse dont la hauteur a pu constituer une protection, par exemple pour empêcher les animaux domestiques de sortir, davantage que pour gêner un accès de toutes manières aisé à l'ouest, mais ce n'est en rien une fortification.

QUANT AU PLATEAU

La situation est encore plus simple. Au sud, il n'y a aucune trace probante de mur d'enceinte ou de fortification. Certes,

toute la zone n'a pas été fouillée mais les espaces ouverts sont suffisamment importants pour que l'on ait un bon degré de certitude. Il est impossible d'imaginer un mur de défense au sud de la nécropole, les vestiges repérés sont très ténus et leur interprétation demande une grande imagination.

Au nord, la zone VIII prolonge les vestiges de la partie sommitale et les murs très arasés qui existent régularisent et confortent l'aménagement d'un espace devenu progressivement trop réduit. Une grande part de ces murs appartient aux épisodes les plus récents de la vie du site et doit être attribuée selon leur technique de construction plutôt au I^{er} s. av. J.-C. Des murs relèvent d'un grand bâtiment encore inconnu mais des dernières périodes d'occupation du site.

Au nord de la nécropole, on distingue jusqu'à trois murs dont un est le mur nord de constructions (maisons ?) ; les autres apparaissent ponctuellement comme contreforts de ces mêmes bâtiments et sur une longueur qui n'atteint pas 40 m visiblement en un point architecturalement plus sensible. Des habitations mal datées existaient d'ailleurs avant cet aménagement et selon un parti différent.

Aucune trace de tours ou même d'entrée monumentale n'a été mise au jour en aucun point du site pourtant assez grandement fouillé. S'agissant d'une hypothèse de fortifications, cette remarque n'est pas inutile. On attachera moins d'importance aux zones de silos placées hors du village et donc de la pseudo-fortification. Ces nombreux silos sont parfois interprétés comme les témoignages d'habitat non perçus en fouilles du fait des dégradations mais plus souvent comme de véritables « greniers à céréales ». On en trouve des exemples sur la terrasse est (Gallet de Santerre {II}, 1980), au nord et en contrebas du site²⁴, ou encore au sud de l'actuel musée sans compter les concentrations plus modestes. À différentes époques, des « champs de silos » hors d'un habitat existent ne serait-ce que pour des questions de place. Toutefois, en présence d'une fortification, et si celle-ci remplit un autre rôle que symbolique, on peut imaginer tout l'intérêt d'y intégrer les greniers ainsi protégés. Il paraît difficile d'admettre à la fois une situation en permanence conflictuelle et des « greniers » hors de l'enceinte. Dans le cas d'Ensérune, certains de ces « champs de silos » sont simplement en dehors du village probablement trop densément occupé. Ils ont pu induire des habitations dans leur environnement. Nous ne revenons pas sur la question des fossés. À l'est, nous proposons de restituer un bâtiment important (sanctuaire, etc.), peut-être en correspondance avec les toutes premières occupations du site. À l'ouest, les choses sont moins claires et il faut rester prudent. On ne peut absolument exclure la création de fossés de protection en cet endroit où l'accès au village est très aisé. Mais l'existence même d'une intervention humaine est douteuse et pour protéger quoi, à quelle époque ou pour quelle fonction ?

Notes de commentaire

Nos chaleureux remerciements à Cl.-A. de Chazelles et D. Ugolini qui ont bien voulu relire ce texte et nous faire part de leurs remarques.

*Ancien conservateur du musée et du site d'Ensérune, Directeur des Musées et du Patrimoine de la Ville d'Aix-en-Provence : BelletME@mairie-aixenprovence.fr

1 Rapports conservés au musée d'Ensérune. Nos remerciements pour leur concours à Emmanuelle Capo et Eric Dellong.

2 J'avais signalé très (trop) rapidement mes interrogations quant à la fortification du site dans *Flash-infos, site de l'oppidum d'Ensérune, N°1, mai 2000* et dans Bellet, 2003, page 38.

3 La localisation des divers épisodes de fouilles, dont la logique échappe souvent, apparaît sur la figure 2.

4 Numérotés de 1 à 9 en 1933 mais il faut prendre garde aux numérotations qui parfois se succèdent d'année en année, parfois recommencent au chiffre un. Jean Jannoray, plus tard, attribuera une numérotation continue à tous les espaces du flanc nord.

5 Ce en quoi il dit le contraire de ses observations plus réalistes de 1933.

6 Cette datation n'empêche pas la possibilité localement d'une construction du soutènement dans des couches IV^e ou V^e s. en place puis d'un remblaiement plus récent. Jean Jannoray, 1955, page 146, signale " *qu'il paraissait légitime de dater l'enceinte d'après l'âge des couches de remblai les plus anciennes qu'elle retenait sur la pente* ". Outre qu'il faudrait dater postérieurement aux témoignages les plus récents découverts dans ce remblai puisqu'il s'agit d'un remblai, cela n'exclut pas que, ponctuellement, des couches en place ont pu être coupées par la construction de ce mur. Jannoray donne deux exemples de structure de construction différente (page 146). L'un, au nord de la nécropole n'a apparemment pas nécessité d'importants remblaiements ce qui n'est pas comme l'autre (« insula VIII ») sur le plateau. En effet, en certains points (mais pas partout !) le site a été occupée aux IV^e ou V^e s. Ces interprétations confuses proviennent de l'absence de fouilles stratigraphiques et de compréhension fine du terrain.

7 Une orientation voisine a été reconnue plus au nord (sondage 1) à l'emplacement de l'ancienne pinède, à l'ouest du musée, lors des sondages conduits par C. Dubosse en 1996. Faut-il rapprocher ces structures d'un état ancien d'occupation du site ?

8 Il s'agit des aménagements reconnaissables devant les pièces 1 et 2 des fouilles de 1939 ; à ne pas confondre avec les pièces 1 et 2 des fouilles 1933 qui seront nommées ultérieurement 72 et 73.

9 Enfin, aujourd'hui, rien ne permet d'affirmer comme le fait Jannoray, que les « villes II et III » reprennent le même plan et les mêmes structures. La simple observation des relevés, souvent excellents pour l'époque, de Sigal, montre l'existence de murs d'un état antérieur à celui du II^e s. mais dont on ne connaît à peu près rien de l'organisation générale faute d'études sur des surfaces suffisantes. Si on abandonne tout *a priori*, on est tenté de considérer qu'il y a une première grande période d'activité du site d'Ensérune depuis le VI^e s. jusque vers la fin du III^e/ début du II^e époque où ont lieu des changements profonds (en particulier agrandissement par des terrassements de la butte sommitale) suivis d'autres, mais peut-être localisés, dans la deuxième moitié du I^{er} siècle avant notre ère. La reprise de l'étude de la maison A (« insula » / îlot X, en cours) montre qu'il y a deux épisodes de construction dans un laps de temps assez court dans la deuxième moitié du premier siècle avant notre ère. Cette période correspond à la reconquête du lieu, à l'emplacement de la nécropole antérieure. On reste sceptique devant le schéma, développé sans réel argument, d'un premier habitat des VI^e et V^e s. puis d'une rupture avec apparition de constructions en dur au IV^e s. Mais il faut fouiller pour vérifier ces idées.

10 Il n'y a guère de possibilités réelles en dehors de nouveaux sondages dans les rares zones préservées.

11 Les vestiges découverts en 1964 sous la direction de H. Gallet de Santerre (rapport de fouilles 1964) et dont J. Bruchet a donné un relevé, dits de la zone XVI « quartier du rempart sud-est » (Schwaller, 1994 : 65), du fait de leur implantation contre la colline, ne peuvent appartenir à une structure défensive. Il s'agit plus vraisemblablement pour une part d'une habitation et pour une autre d'une structure qui demeure énigmatique et dont la qualité des blocs et la taille se rapprochent, selon H. Gallet de Santerre, de celle des blocs de l'édifice public de la zone dite du « château d'eau ». On verra également

Garcia, 1992 41. Il y a là, dans une certaine confusion selon le fouilleur, neuf gros blocs calés entre eux par de petites pierres dont certains basculés sur le côté est induisent une réutilisation provenant d'une construction proche. Selon G. Barruol (1985 : 65), ils pourraient provenir " *d'un édifice public du III^e-II^e s. couronnant l'éperon oriental* ". L'hypothèse d'un tel édifice paraît raisonnable, sa datation plus sujette à discussion. Voir ci-dessous.

12 C'est-à-dire avant le dernier quart du V^e s. selon les études récentes.

13 Mur dit F ou R. Voir Bellet *et al.* 1998.

14 Ce n'est pas ici totalement notre propos mais la présence d'une (ou deux) stèle(s) découverte(s) en remploi et dont la nature votive est possible (bibliographie abondante, en dernier lieu Garcia (D), *La celte méditerranéenne. Habitats et sociétés en Languedoc et en Provence du VIII^e au II^e s. av. J.-C.*, ed. Errance, Paris, 2004, pages 103 et suivantes), la découverte d'une troisième dans un escalier " *stèle trouvée gisant à plat au pied de l'escalier* " (fig.14) - fouilles Sigal en 1933, pièce 4 du flanc nord, et peut-être d'une quatrième, ces dernières données comme enfouies dans une couche fermée par un niveau probablement fin III^e ou II^e s. (mais datée V^e-IV^e s. par L. Sigal) indiquent peut-être l'existence d'un sanctuaire (?). Est-ce une des motivations du choix du site ou bien cet éventuel caractère religieux était-il oublié lors des premières occupations ? De cette période, les anciennes fouilles n'ont pas mis en évidence les niveaux correspondants peut-être trop ténus pour les méthodes de fouilles employées. Nous émettons plus loin l'hypothèse que le fossé Est est en relation avec un point « fort » du site et les découvertes d'éléments d'architecture vont dans le même sens d'une installation primitive. Il est tentant de rapprocher ces informations avec la construction (« tour-signal » ?) en bordure est du plateau. Par analogie avec d'autres sites, il est aussi tentant de dater cette occupation du VI^e s. mais ce n'est qu'une tentative.

15 Ce n'est pas le seul fragment de mur construit selon cette orientation. Voir *supra* note 13.

16 Mais les sépultures les plus récentes de la nécropole ont été datées du troisième quart du III^e s. (Schwaller 1994, 2001), c'est-à-dire sensiblement de la même époque, selon les analyses chronologiques que nous sommes en mesure aujourd'hui d'effectuer. Plusieurs hypothèses sont alors possibles. On peut imaginer une nécropole localisée dans l'espace nord-ouest (dit pièces 1 à 3 fouilles 1945 et 1946 : voir Jannoray, 1955, Pl. XXI), la zone environnante, où l'on note l'absence de sépultures (Pl. XXI), étant occupée de façon concomitante. Mais cette explication ne satisfait guère d'autant que l'on sait que les sépultures découvertes dans cette zone en 1945 et 1946 appartiennent à toutes les phases de la nécropole (Schwaller 1994 b : 70). On peut également envisager que l'on construit dans cet espace peu de temps après le dernier ensevelissement, au maximum quelques dizaines d'années, ce qui étonne mais reste possible.

17 Mais J. Jannoray n'est pas très fixé sur la question puisque page 270 (1955), il écrit que cette enceinte est une réfection d'une enceinte plus ancienne qui avait été abandonnée !

18 Voir la planche XIX et XXI et les coupes de la planche XX de Jannoray 1955.

19 Jannoray. 1955 : 136-137, note 2 " *l'existence d'un vallum, assez inattendue à la vérité, avait été reconnue en 1937 [...].* "

20 Fouilles 1935, dossier de photographies.

21 Fouilles 1935. Dossier de photographies. Il existe un cliché des deux fragments d'entablement aujourd'hui déposés devant le musée qui sont indiqués comme découverts dans un silo sur la pointe extrême est du site, dans la tranchée de la nouvelle route alors en construction et à l'ouest de la tour moderne (aujourd'hui détruite).

22 Martine Schwaller (Schwaller 1994 : 80) décrit ici une rue pavée, mais en fait l'antiquité de ce pavage n'est pas assurée. Voir également page 81 la représentation de cette rue.

23 Cette interprétation n'est pas celle de L. Sigal qui considère que les couches des V^e et I^{er} s. sont coupées par le mur de soutènement (son « rempart ») alors qu'il s'agit d'un remblai (il le dit lui-même) - probablement de proche provenance - qui indique bien l'existence d'occupations V^e / IV^e s. mais qui ne peut dater l'aménagement.

24 Fouilles Barbouteau et Giry, inédites, Informations archéologiques, *Gallia*, 1979, tome 37, fascicule 2, 532.

Références bibliographiques

- Barruol 1985** : Barruol (G.) — Ensérune, Nissan-lez-Enserune, Hérault. In Dedet (B) et Py (M.) ed. : *Les enceintes protohistoriques de Gaule méridionale*. ARALO, Caveirac, 1985, un plan, p. 65-66.
- Bellet 2003** : Bellet (M.-E.) — *Le village gaulois d'Ensérune*. Éditions du patrimoine, Paris, 2003 (Collection Itinéraires du patrimoine).
- Bellet et al. 1998** : Bellet (M.-E.), de Chazelles (Cl.-A.), Ugolini (D.) — *Oppidum d'Ensérune (Nissan-lez-Ensérune, Hérault), zone IX, sondages 1998*, rapport d'intervention, 22 pages, ill.
- Bellet et al. 2000** : Bellet (M.-E.), de Chazelles (Cl.-A.), Dubosse (C.), Ugolini (D.) — *Rapport de sondages, Ensérune, Insula VIII, partie orientale*, 44 p., figures.
- Bel et al. 2001** : Bel (V.), Marchand (G.), Schwaller (M.) — Notice in : Gutherz X. (dir.), *Bilan scientifique de la région Languedoc-Roussillon 2000*. Paris, Ministère de la Culture et de la Communication, 2001, p. 137.
- Bellet et al. 2001** : Bellet (M.-E.), de Chazelles (Cl.-A.), Dubosse (C.), Ugolini (D.) — Notice in : Gutherz X. (dir.), *Bilan scientifique de la région Languedoc-Roussillon 2000*. Paris, Ministère de la Culture et de la communication, 2001, p. 137-140.
- Dedet-Py 1985** : Dedet (B.), Py (M.), ed. — *Les enceintes protohistoriques de Gaule méridionale*. Caveirac, 1985 (Aralo, cahier n° 14).
- Dubosse 1996** : Dubosse (C.) — *Oppidum d'Ensérune, rapport de fouilles, sondages du 17 au 30 juin 1996, secteur dit de « La Pinède »*, 40 p., ill.
- Dubosse 1996b** : Dubosse (C.) — Notice in : Garmy (P.) dir., *Bilan scientifique d e la région Languedoc-Roussillon 1996*. Paris, Ministère de la Culture, 1996, p. 128-129.
- Dubosse 2000** : Dubosse (C.) — Sondages récents sur l'oppidum d'Ensérune (Hérault, France). À propos de la fortification du V^e siècle dans l'habitat protohistorique a Catalunya, Rossello i Llenguadoc Occidental. Actulitat de l'arqueologi de l'edat del ferro, serie monografica 19, Actes del XXII Colloqui Internacional per a l'Estudi de l'Edat del ferro, Girona 2000, p. 193 -201.
- Fiches 2002** : Fiches (J.-L.) — Notice Ensérune, Nissan-lez-Ensérune (Hérault) in : Fiches (J.-L.) dir. : *Les agglomérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon, projet collectif de recherches (1993-1999)*, Monographies d'Archéologie méditerranéenne, 13, Lattes, 2002, volume 1, p. 218-234.
- Gallet de Santerre 1980** : Gallet de Santerre (H.) — *Ensérune. Les silos de la terrasse est*, XXXIX^e supplément à Gallia, 39, Paris 1980.
- Gallet de Santerre 1981** : Gallet de Santerre (H.) — *Ensérune*, Paris, Caisse nationale des monuments historiques et des sites. Collection « Petites notes sur les grands édifices », 1981.
- Garcia 1987** : Garcia (D.) — Observations sur la production et le commerce des céréales en Languedoc méditerranéen durant l'Âge du fer : les formes de stockage des grains, *RANarb.*, 20, 1987, p. 43-98.
- Garcia 1992** : Garcia (D.) — Éléments d'architecture publique à Ensérune (Nissan-lez-Ensérune, Hérault), *DocAMérid.*, 15, 1992, p. 31-43.
- Ginies 1860** : Ginies (A.) — *Montady et ses environs*, ms, sd, (vers 1860). Musée d'Ensérune.
- Jannoray 1955** : Jannoray (J.) — *Ensérune, contribution à l'étude des civilisations préromaines de la Gaule méridionale*. Paris, de Boccard, 1955, 2 vol. 490 p. et pl.
- Moret 1996** : Moret (P.) — Les fortifications ibériques de la fin de l'âge du Bronze à la conquête romaine, Collection de la Casa Vélásquez 56, Madrid, 1996.
- Mouret 1927** : Mouret (F.) — *Corpus vasorum antiquorum, France, collection Mouret (Fouilles d'Ensérune)*, France, fascicule 6, Paris, 1927.
- Schwaller 1987** : Schwaller (M.) — Contribution à l'étude de l'armement celtique : la tombe 163 d'Ensérune (Hérault), *RANarb.*, 20, 1987, p. 155-183.
- Schwaller 1994 a** : Schwaller (M.) — *Ensérune carrefour de civilisations protohistoriques*, Imprimerie nationale. Paris, collection Guides archéologiques de la France, 1994.
- Schwaller 1994 b** : Schwaller (M.) — Structures de couverture et de signalisation des tombes du deuxième Âge du fer en Languedoc occidental, *DocAMérid.*, 17, 1994, p. 69-73.
- Schwaller 2001** : Schwaller (M.) — Échanges, influences, productions dans la nécropole du deuxième âge du Fer d'Ensérune (Hérault), *DocAMérid.*, 24, 2001, p. 173-184.
- Rapports de fouilles, conservés au musée d'Ensérune, de F. Mouret, J. Sigal, J. Giry, J. Jannoray, H. Gallet de Santerre.